

DOSSIER

JOURNALISME CULTUREL

CULTURE SÈCHE : OÙ DISPARAÎT LE JOURNALISME CULTUREL ?

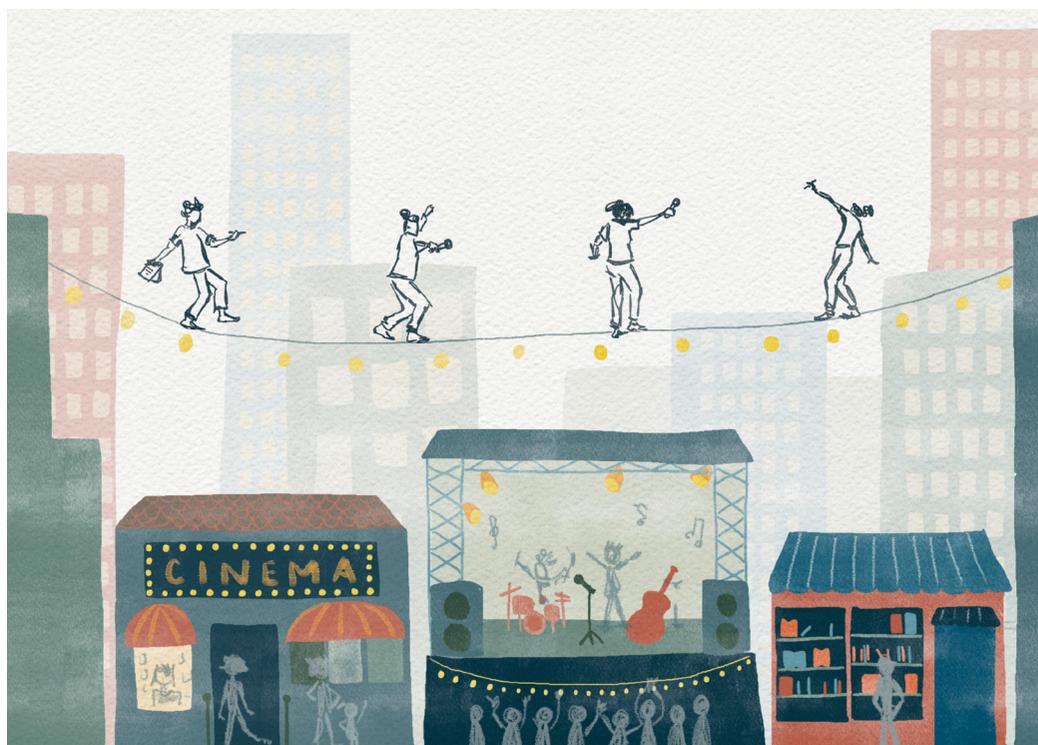
par Audrey Vanbrabant

La culture trouve de moins en moins sa place dans les médias traditionnels, tout comme les journalistes dont c'est la spécialisation. Pour ces dernier-ères, ce déclin est un enjeu démocratique. Petit tour de rédactions.

Le 9 novembre dernier, le Syndicat français de la critique du cinéma signait une tribune dans *Le Monde* visant à rappeler "le rôle essentiel joué par ce genre journalistique dans la vie des œuvres". Le SFCC alertait : ce métier existe encore, mais pour combien de temps ? En Belgique, le constat est le même et ne se cantonne certainement pas au cinéma. Disparition de certains médias spécialisés, réduction des contenus, fusion de titres de presse au sein d'un seul pôle, etc. La culture peine à maintenir ses colonnes et les journalistes culturels leur emploi. La première explication n'est pas compliquée à trouver puisqu'elle est la même pour chaque problème dans ce milieu : l'argent. Les médias doivent faire des économies, le papier coûte cher, les titres se vendent moins et le digital, qui prend le dessus, ne rapporte pas suffisamment. Dans ce contexte, les pages et émissions culturelles sont les premières à trinquer, tantôt parce qu'elles sont prises en charge par des pigistes plus faciles à remercier. Or, de l'avis général, la disparition des pages culture, qui offrent un décryptage supplémentaire de la société et de son actualité, soulève un enjeu démocratique, notamment à l'heure où l'extrême-droite grapple du pouvoir ça et là.

REGROUPER PLUS, TRAITER MOINS

"La situation est dramatique, je préfère être cash, la place laissée à la culture dans les médias est désastreuse. C'était déjà le cas quand j'ai commencé en 2012, c'est encore pire aujourd'hui", synthétise Elli Mastorou,



journaliste cinéma et présidente de l'Union de la presse cinématographique belge. Depuis plus de 10 ans, elle critique les sorties ciné, notamment pour *L'Avenir*, son plus vieux client. S'il n'a jamais été question de salariat, Elli Mastorou assure tout de même ses rentrées en multipliant les clients. Mais la fusion des titres de presse et les synergies entre ceux-ci s'accroissent et compliquent cette stratégie. En effet, le groupe IPM a créé un "pôle culture" (à la manière du pôle investigation tenté il y a quelques temps et arrêté aussi rapidement) réunissant les différents journalistes culturels des médias qu'il possède (*La Libre*, *L'Avenir*, *Moustique*, *La Dernière Heure*, *Paris Match*, *LN24*).

Pour Denis Pierrard, directeur du groupe, la volonté est double : "Nous voulons travailler de manière efficace au vu des perspectives économiques sombres et éviter les doublons. Ça n'a pas de sens d'envoyer 3 journalistes couvrir le même événement. Ensuite, on veut aller dans une direction commune et relever ensemble le défi de la digitalisation et c'est plus efficace de le faire en réunissant les journalistes sous une seule direction compétente, ce qui n'empêchera pas chaque média de garder son ADN." Pour le patron, la nécessité n'est pas forcément de réduire les coûts, mais de couvrir plus et mieux. Une chanson que connaissent les pigistes, que ce projet inquiète : "Les freelances ne sont pas

DOSSIER

JOURNALISME CULTUREL

dans la boucle en ce qui concerne la fusion des cellules culture et se demandent à quelle sauce ils et elles vont être mangés. Même les salarié-es reçoivent les infos au compte goutte. On a les boules, c'est ultra désorganisé et on sent davantage l'approche économique que la réelle vision éditoriale derrière. Ça va causer une perte de qualité et de diversité", tranche Elli Mastorou. Quelques semaines après cet entretien, les pigistes de la cellule culture de L'Avenir étaient informés de la fin de leur collaboration avec le groupe.



PEAU DE CHAGRIN

IPM n'est pas le seul exemple. Chez BX1, la grille radio de 2025 a également vu certaines de ses émissions disparaître (Podcast+, Les cuisines de Bruxelles, Rapo'OG, 100% Rock, 100% World, etc.) ou être remodelées. Pour son directeur général, Marc de Haan, il ne s'agit en rien d'un appauvrissement de l'offre dans la mesure où la culture a toujours été essentielle pour BX1. Il souligne, à titre d'exemple, la diffusion de l'émission culturelle Le Courrier Recommandé en prime time tous les jours de la semaine, argumentant que peu de médias en font autant. "On ne peut certainement pas parler de disparition, ce n'est pas un sujet pertinent et j'ai du mal à commenter un sujet qui ne l'est pas, tranche Marc de Haan, visiblement fermé à toute discussion sur le sujet. Ces émissions ont été changées pour être plus ambitieuses, après il y en a qui s'ajoutent et d'autres qui disparaissent, c'est comme ça. Ce qui est vrai et qui donne peut-être cette impression, c'est qu'il y a eu un rééquilibrage

entre les moyens donnés à la radio et ceux à la télé. Le problème aujourd'hui, à BX1, c'est que nos subsides sont bloqués. Les craintes des médias de proximité, ça, c'est un vrai sujet." Au sein de la rédaction, la récente reprogrammation n'est toutefois pas passée inaperçue. "On nous avait dit que les grilles actées en septembre 2024 ne bougeraient pas avant juin 2025 et ce malgré l'arrivée du nouveau rédac chef (Arnaud Gabriel qui remplace Jean-Jacques Deleeuw, retraité mais toujours consultant pour la chaîne). Sauf que ça a quand même été le cas et qu'en décembre dernier plusieurs émissions ont été supprimées soi-disant par anticipation des coupes dans les subsides et nouvelles décisions éditoriales, se souvient un journaliste. Ce n'était pas uniquement des programmes dédiés à la culture, leur point commun était plutôt d'être des émissions magazines et gérées principalement par des pigistes qui ont été convoqués un à un pour leur annoncer la fin effective environ deux semaines plus tard."

Laurent Raphaël est plus constructif sur les raisons de la disparition du Focus Vif en janvier 2025, dernier magazine belge entièrement consacré à la culture. "Dès le début, le projet éditorial était audacieux avec une part importante réservée à la découverte des nouveaux talents et au soutien à la création au sens large. Malgré l'accueil chaleureux du public et du secteur, le marché publicitaire n'a pas été très réactif ce qui a créé un déficit. Contrairement à d'autres pays comme la France, il y a un manque d'audace de la part des annonceurs à s'emparer des secteurs plus niches. À ça s'ajoutent le covid et le fait que le marché se resserre", décrypte le rédacteur en chef. Aujourd'hui, le Focus a fusionné avec Le Vif qui compte encore environ 25 pages dédiées à la culture, mais plusieurs freelances et un salarié ont vu leur collaboration s'arrêter. "C'était déjà une petite équipe, elle l'est encore plus. Et ce qu'on a perdu sur le papier, on va essayer de le redéployer sur le digital. On cherche, comme tout le monde, la solution miracle".

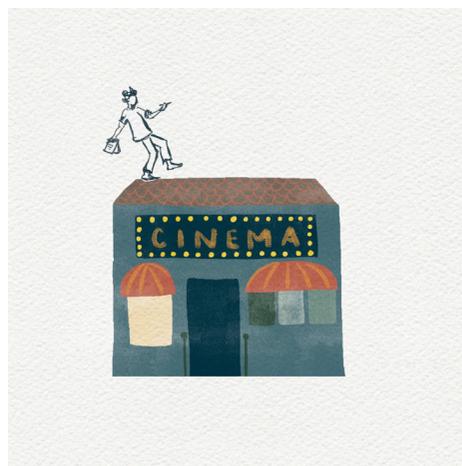
MOINS DE CULTURE, QUEL FUTUR ?

Ce rétrécissement a également pour effet de lisser les contenus culturels. Une fois les "grosses" sorties traitées, les places restantes

"Contrairement à d'autres pays comme la France, il y a un manque d'audace de la part des annonceurs à s'emparer des secteurs plus niches. À ça s'ajoutent le covid et le fait que le marché se resserre"

Laurent Raphaël,
Rédacteur en chef Focus Vif

sont maigres. Pendant six ans, Anne-Lise Remacle a écrit pour la rubrique littérature du Focus, notamment en défendant des livres plus confidentiels. Elle fait partie des pigistes dont la collaboration s'est arrêtée. "Continuer à servir aux lecteurs le même plateau repas sans jamais le diversifier et en se disant que c'est ce qu'ils veulent ça n'a aucun sens. La littérature française prend toute la place, rien qu'avec les couvertures des livres que les gens connaissent et vers lesquelles ils vont naturellement. Il y a des cloisonnements avant même que les journalistes n'écrivent quoi que ce soit et ça crée un rétrécissement de l'imaginaire commun, c'est dramatique."



Camille Loiseau, journaliste culture depuis dix ans, embraye : "En Belgique francophone, il y a déjà une pauvreté du paysage médiatique culturel. C'est un désert dont les artistes se plaignent. Il y a souvent l'argument de 'on va attirer l'audience avec de

gros artistes pour en montrer des émergents ensuite, mais dans les faits c'est pas tellement ce qui se passe. Sans considérer que la culture mainstream est moins qualitative, je pense qu'il est aussi temps de faire confiance à la curiosité du grand public. Par ailleurs les médias doivent se sentir responsables de la survie de la scène émergente, la culture est un bastion de la démocratie qu'on est en train de démanteler petit à petit, ce n'est jamais très bon dans une société lorsqu'on coupe dedans..."

“Les médias doivent se sentir responsables de la survie de la scène émergente”

Camille Loiseau,
Journaliste culture

Enfin, il y a le profil des journalistes culturels. Ou plutôt, le non renouvellement de ce profil. Même si cela fait belle lurette qu'il n'est plus présenté comme un métier d'avenir. *“J'ai du mal à me définir comme journaliste culture alors que je ne suis pas rémunérée justement pour mon travail”*, résume Camille Loiseau. De son côté, Anne-Lise Remacle s'inquiète du manque de nouvelles plumes, *“Ce que j'appelle les écritures de la relève. Il y a un vrai enjeu à mettre le pied à l'étrier à de nouvelles voix qui ont d'autres codes et d'autres façons de réceptionner les œuvres. Finalement, la question qui se pose, c'est l'avenir du journalisme culturel tout court.”* Arthuria Dekimpe aurait aimé faire partie de ces nouvelles voix, experte en cinéma et en manga (dont l'ampleur du lectorat explose ces dernières années), elle compte les piges accordées sur les doigts d'une main. *“J'ai fait des stages, mais ils n'ont débouché sur aucune pige. Ensuite j'ai un peu collaboré avec différents médias. Pourtant, j'ai justement voulu me spécialiser dans le manga parce que je me suis dit que personne ne le faisait. Or c'est un secteur qui intéresse beaucoup la nouvelle génération qui est l'avenir du lectorat. Mais les médias semblent avoir abandonné l'idée de toucher ce public...”* La disette est telle que la journaliste estime

aujourd'hui avoir plus de chance de se faire une place dans le cinéma que dans le journalisme culturel. *“C'est hyper fermé comme milieu, certains médias sont même des forteresses. J'ai l'impression que personne ne veut laisser entrer les jeunes journalistes d'autant que ceux qui y sont se savent sur un siège éjectable.”*



Si une partie des éditeurs peinent à voir le problème (ou à l'assumer ?), les journalistes sont plus lucides et lient leurs inquiétudes au climat politique actuel. Certains nouveaux médias comme Surimpressions (qui rémunère ses pigistes surtout grâce à la vente d'espaces pub) tentent vaillamment de maintenir le cap, mais pour combien de temps ?

“La culture doit rester un enjeu de société qui permet d'oxygéner la démocratie et c'est vrai qu'elle n'a plus la même place qu'il y a 20 ans. On lutte contre ce déclin et c'est compliqué d'y rester sourd et aveugle, c'est maintenant qu'il faut investir”

Laurent Raphaël,

Laurent Raphaël tente l'optimisme *“Les médias ne supprimeront jamais complètement leurs pages culture, ce serait se tirer une balle dans le pied. On arrive à la fin d'un cycle et la nouvelle génération, qui ne trouve pas d'écho dans les médias classiques, prendra les manettes et insufflera un vent neuf sur le développement des matières culturelles.”* Mais la réalité chasse vite la liesse : *“Les médias ne sont que le reflet d'une guerre culturelle et d'un désintérêt causé notamment par internet et le covid. La culture doit rester un enjeu de société qui permet d'oxygéner la démocratie et c'est vrai qu'elle n'a plus la même place qu'il y a 20 ans. On lutte contre ce déclin et c'est compliqué d'y rester sourd et aveugle, c'est maintenant qu'il faut investir”*.

Audrey Vanbrabant

Illustrations : Jil Theunissen

